

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 13

Artikel: Moeurs électorales
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205867>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA DISCUSSION EST CLOSE

[LE CONTEUR]. — Ah ! certes, ce n'est pas sans hésitation que nous avons ouvert nos colonnes aux lignes ci-dessous, que nous adresse un bon, précieux et fidèle ami du *Conteur*. Nous nous étions gardé comme du feu de répondre à la dernière lettre de M. L. M., afin de prévenir toute riposte. Et voilà que ça recommence.

Aussi, pourquoi diable nous sommes-nous fourré dans cette galère de la « réforme orthographique », où nous n'avons que faire?...

Oh ! mais rassurez-vous, chers lecteurs, la leçon est bonne ; on ne nous y reprendra plus de nous mêler de choses sérieuses et qui ne nous regardent pas.

Et maintenant, quoiqu'en puissent penser et dire messieurs les partisans et adversaires de la réforme orthographique, nous leur tirons notre révérence et les prions respectueusement d'aller s'expliquer ailleurs.



La Rippe, 20 mars 1909.

Mon cher *Conteur*,

Je suis heureux de voir que tu ne partages point le zèle des Réformateurs de l'orthographe.

Je ne le partage pas non plus. Cette fameuse Réforme ne me dit rien qui vaille, et, bien que ma profession m'ait fait connaître les grandes difficultés de l'enseignement de notre langue, je ne lèverais pas le petit doigt pour venir en aide à nos Réformateurs :

D'abord, je ne crois pas à un changement obtenu à coup de décrets, c'est l'usage qui modifie les langues et non pas les Académies ; et ces modifications demandent du temps pour s'accomplir.

Ensuite, je ne vois pas clairement les avantages qui résulteraient de cette réforme. Pour nous, grandes personnes, ce sera une complication de plus. Quant aux enfants, les intelligents arrivent à connaître suffisamment l'orthographe, toute compliquée qu'elle est ; les autres, réfractaires à toutes sciences, et qui font quarante fautes à la page, n'en feront que trente-cinq quand on leur aura enseigné l'orthographe nouvelle. Je ne vois pas ce qu'ils auront gagné. D'ailleurs, est-il certain qu'ils n'en feront que trente-cinq ? *Un instituteur.*

Les lettres anonymes. — Un ancien pasteur de la Vallée de Joux avait reçu, sous le voile de l'anonyme, une série de billets pleins, est-il besoin de le dire ? de choses désagréables. Il mit fin à cette correspondance en disant en plein sermon : « Mes frères, il m'arrive depuis quelque temps de recevoir des lettres non signées ; continuez de m'en envoyer : j'ai toujours besoin de papier. »

La revanche du ver. — Le ver dit un jour au pêcheur : « Le poisson m'avale, tu manges le poisson, et moi je te rongé. »

LO TSIN AO NOTÉRO

MONSU Fregnu étai notéro per Evian. Ne s'étai jamais z'onzu maryá, quand bin l'étai prau retso et tagnâi onna serveinta, on domestiquo et on tsin.

La serveinta lâi fasâi sa soupa, lo domestiquo fasâi lè gros travaux de l'ottô, et lo tsin dzapâve quand cauquon vegnâi tsi lo notéro.

Ah ! clli tsin ! quin tsin l'étâi ! Onna bouna bîte ! asse rusa qu'on Jui et asse suti que cliiau de la police secrète. Vo dio que lâi manquâve rein que la parola !

Et oncora ! Vaitcè qu'on dzo lo domestiquo, qu'étâi asebin on tot fin, va vè lo maître et lâi de dinse :

— Accutâ-vâi, noutron maître, l'è damadzo

de laissi clli tsin dinse pas induquâ. Foudrâi pouâi l'einvouyi onna quinzanna de dzo pè Paris, iô, à cein que parâit, lâi a onn'écoula po lè tsin, po lau z'apprendre à dèvesâ Peinsâ-vo vâi quemet cein l'âdrâi bin quand porrâi menâ la leinga quemet on menistre. Cein coterâi pas tschè. Su su qu'avoué six napoléons lo preindrant pè clli l'instituit qu'on lâi dit *Pasteur*.

Et patati, et patata... lo domestiquo l'a tant bin su dere que, lo leindèman, modâve po Paris avoué lo tsin... et lè six napoléons.

Quand l'è que fut arrevâ lè, lo premi affère que fâ clli guieux de domestiquo, l'è de nèyi lo tsin dein on gros riolet, plein de gots, que passe per lè et qu'on lâi dit la *Seine*. Aprî cein, qeumeince à ruppâ aprî les six napoléons, à menâ pelita vyâ, et vo prometto que cein n'a pas durâ bin grand teimps.

Onna senanna aprî, mon corps étâi revegnâi à Evian.

— Et lo tsin, fâ lo notéro.

— Lo tsin, que repond l'autro, faut lo vèrè ! L'è dza lo premi de l'écoula ; quand l'è vu lo derrâi coup, ie liaisâi lo *Conteur Vaudois*. Adan, m'ant de dinse que sarâi damâdzo de lo repreindre orâ, que lo faillâi laissi oncora duve senanne et que vo coterâi oncora cinq napoléons. Adan, su vegnu po vo le dere et po reportâ l'erdzeint se vo volîâi !

— T'a bin fé, que repond lo notéro. T'âdrâi lo requeri dein onna dhizanna de dzo.

Quauque teimps aprî, vaitcè lo domestiquo que arrevâve pè Paris et que sè mettâi ein mandze po rupâ lè cinq napoléons âo notéro.

Mâ, aprî on teimps n'èin vint on outro et noutron corps sè peinsâve la quinna faillâi racontâ âo maître quand sè vindra. N'étâi pas eimprontâ.

Lo demâ d'aprî l'étâi re pè Evian.

— Et lo tsin, fâ lo notéro.

— Lo tsin, que repond lo domestiquo tot tristo, se vo savâ.

— Qu'è-te que lâi a ?

— Eh bin ! a-te-que : quand su arrevâ et que i'è fiè à la porta de l'ottô, sède-vo quo l'è vegnâi mè reprendre ?

— Na !

— Lo tsin ! eh va ! lo tsin. Mîmameint que i'è risquâ de tsesî dau gros mau quand m'a de : Adieu, Joseph.

— L'a pu te dere : Adieu, Joseph ?

— Bin su... Et pu aprî, lâi è fotu on coup de pi pè la tita, que l'a veri lè quatre fer ein l'air.

— Quemet, te l'as tîa, et porquo ?

— Vâide-vo, l'è qu'aprî, quand m'a z'u de : Adieu, Joseph, m'a oncora de dinse : « Noutron maître dors-te adî avoué la serveinta ! » Adan, cein m'a fé on effè... que l'è tîa.

— Eh bin ! t'a bin fé, que repond lo notéro, tot parâi n'o z'arâi oncora amenâ dâi z'histoire perquo.

Et lo domestiquo s'èin va tot benaise âo cabaret po eintannâ lo derrâi franc que lâi restâve dâi cinq napoléons. MARC A LOUIS.

« POSER UN LAPIN »

POSER un lapin », chacun sait ce que cela veut dire. On le sait d'autant mieux qu'il est peu de personnes qui n'aient un jour ou l'autre « posé un lapin » à quelqu'un ou à qui, en revanche, on n'en ait posé un.

Quelle peut bien être l'origine de cette expression, un peu triviale ?

Dès le XVIII^e siècle, les conducteurs de diligence appelaient *lapin* tout voyageur qu'ils prenaient à côté d'eux sur le siège. Le plus souvent, le voyageur, de connivence avec le conducteur, ne payait pas sa place au bureau, fraudant ainsi le maître de poste, mais reconnaissait par un fort pourboire donné au cocher le service que celui-ci lui rendait.

Ce mot *lapin* s'est conservé et aujourd'hui, dans l'argot des conducteurs d'omnibus et de

tramways, frauder la Compagnie en ne *sonnant* pas un voyageur, c'est-à-dire en ne marquant pas sa présence au moyen du compteur *ad hoc*, cela s'appelle *faire un lapin*, *poser un lapin*.

Poser un lapin, c'est donc frauder. De là, le sens tout spécial, celui de ne pas payer sa... place, qu'il a eu et toujours eu dans le monde spécial que l'on sait, sens qui s'est élargi, puisque *poser un lapin* veut dire aussi tromper, mystifier, faire attendre en vain.

Il est toujours bon de savoir ce que l'on dit.

MŒURS ÉLECTORALES

LE Grand Conseil est élu et assermenté ; il a nommé le Conseil d'Etat. Nous en avons donc pour quatre ans.

Les candidats malheureux ont tout le temps de se consoler, et les impatients n'ont qu'à se calmer et à espérer en silence. En quatre ans, il peut se passer bien des choses.

On ne nous accusera donc pas de nous mêler de politique en reproduisant les lignes suivantes, publiées en 1880 par un journal français, et qui donnent de curieux détails sur ce qu'étaient, en ce temps-là, les mœurs électorales en Irlande.

Nous ne voudrions pas cependant inciter à de telles manœuvres les candidats qui, en novembre prochain, se présenteront aux élections communales. D'ailleurs, chez nous, pareils procédés ne prendraient guère ; nous sommes trop peu passionnés.

Ceci se passait donc en 1880.



En Irlande, Parnell lui-même, le populaire Parnell, à qui on a dressé des arcs de triomphe à son retour d'Amérique, Parnell a failli être écharpé, dans un meeting d'Enniscorthy, par une vile populace stipendiée par ses adversaires.

Les agents électoraux embauchaient, recrutèrent toute la canaille du pays pour faire le coup de poing, jouer du bâton et disperser les meetings.

D'aucuns, inspirés par le récit des exploits des nihilistes, poussèrent même le zèle un peu trop loin. Jugez-en : L'honorable lord mayor de Dublin, M. Gray, candidat home-ruler au Parlement, a été sur le point de sauter tout comme un czar. Plusieurs livres de dynamite ont été découverts, sous la plateforme d'où M. Gray et son comité devaient haranguer, le lendemain, les électeurs du comté de Carlow...

Les libéraux ont trouvé un moyen moins brutal, mais assez efficace de dissoudre les meetings conservateurs. Le truc est joli. C'est à Ordsall, près de Retford qu'on s'en est servi pour la première fois. Au moment le plus pathétique du discours du candidat, cinq individus ont allumé des fusées remplies de poivre de Cayenne : les âcres vapeurs de la pipérine saisissent l'orateur à la gorge ; une toux convulsive s'empare de l'assemblée, on gagne les issues en se housant et le tour est joué.

Un autre truc, dont on a largement abusé, consiste à envoyer aux électeurs de l'adversaire des circulaires annonçant que la date des élections a été reculée. Une circonscription tout entière s'y est laissée prendre. Les deux candidats ayant eu, en même temps, l'idée de se jouer cette bonne farce, aucun électeur ne s'est présenté au scrutin ! Tout est à recommencer sur de nouveaux frais.

De curieux cas se sont présentés devant les juges ; comme il n'y avait point de scrutin de ballottage, les députés étant élus à la majorité absolue dès le premier tour, plusieurs candidats se trouvèrent élus à la majorité d'une voix — la leur proprement. Les vérificateurs vont être appelés à se prononcer sur la manœuvre suivante, qui a dû coûter cher à son auteur.

Au moment de se rendre au scrutin, tous les

électeurs de M. Bryce, ou supposés tels, car les agents sont bien renseignés, ont reçu le télégramme suivant :

« Ne votez pas pour M. Bryce, c'est un athée et l'enfer vous engloûterait.

» Signé : *Un clergymann.* »

Naturellement, M. Bryce n'a pas été élu.

*

On n'en finirait pas, si on voulait raconter toutes les excentricités auxquelles la période électorale a donné naissance :

Distributions gratuites de pipes, de poupées, de ballons rouges, revêtus de l'éternel : *Votez pour un tel*; des chanteurs ambulants, trouvers de ruisseau, qui beuglent sur tous les tons : *Votez pour un tel*. Si « un tel » n'avait que ces voix-là !

Les électeurs, en vrais gamins, se vengent souvent du puffisme des candidats en leur posant dans les meetings les questions les plus saugrenues :

— Que pensez-vous de la vaccine obligatoire ? demande un malin à un candidat plus grêlé qu'une écumoire.

Et cet apprenti député qui commença ainsi son speech :

— Avant de venir ici, savez-vous, messieurs, ce qui m'a le plus frappé ?

— Votre femme ! répliqua un fumiste.

Signalons, pour terminer, ce barnumisme abracadabrante d'un candidat de Southwark qui a inauguré le *chien-réclame électorale*.

Grand sportman et possesseur de plusieurs meutes, notre homme a lancé dans son *district* plus de deux cents chiens qui courent les rues en aboyant, et aux colliers desquels sont suspendus des pancartes multicolores où on lit : *Electeurs, le gouvernement de lord Beaconsfield a élevé ma taxe de deux schillings six pences. Votez pour mon maître, le candidat libéral de Southwark.*

COURAGE ET PATRIE

Les lignes suivantes, qui ont trait à notre histoire nationale, sont tirées d'un volume intitulé : *Souvenirs des révolutions de la Suisse de 1798 à 1838*, publié en 1839. L'auteur signe modestement : « Un ami de son pays ».

1802. Décembre. — La paix nous permet aujourd'hui de retourner sur les champs de bataille, pour y saluer les restes des victimes et leur offrir un tribut de regrets et d'admiration. Que reste-t-il des combats qui les ont dévorés ? de la poussière et des héros, un peu de terre et des leçons sublimes. Nous ne demanderons point quel parti ils servaient, à quels drapeaux ils s'étaient ralliés, mais nous demanderons seulement s'ils ont bien servi leur patrie.

*

La révolution a éclaté et le capitaine *Fornoret* est la première victime qui tombe. Chargé de repousser l'invasion bernoise au poste de Leysin, à peine a-t-il attaqué l'ennemi qu'il est blessé ; deux balles le renversent ; il expirait et sa voix défaillante demandait encore le combat ; puis quand ses forces s'affaiblissent : « Consolerez-vous, mes amis, ce n'est qu'un homme de moins ».

Cependant l'armée française avait envahi le territoire bernois, le village de Langnau était enveloppé par leurs troupes ; un canonnier du bataillon de Werdt (ce brave homme était des environs de Büren), entouré d'ennemis, refusait de se rendre. En vain un soldat lui offre la vie en lui appuyant la bayonnette sur la poitrine : « Je ne veux point de grâce des ennemis de mon pays », répondit-il, et il tomba, percé de coups.

La même année, 1798, un corps de troupes grisonnes, forcé de céder au nombre, était vivement poursuivi. Déjà les Français étaient entrés dans le village d'Ems et allaient atteindre les Suisses, lorsqu'une jeune fille de 21 ans, *Marie Bühler*, se jette sur le conducteur d'une pièce ennemie et l'assomme d'un coup de massue. Le conducteur d'une seconde pièce est également renversé, ce qui obstrue tellement la route que les Grisons ont le temps

de rallier leurs forces, d'attaquer à leur tour les Français et de les repousser.

*

Un bruit de guerre retentit dans les Alpes. Tous les hommes des Waldstätten sont en armes et combattent en héros. Dans l'affaire de la Schindelleggi, un de leurs chefs, le capitaine *Hauser*, tombe blessé sur le champ de bataille. Un officier français l'aperçoit et vole à son secours. « Courage, mon camarade », lui dit-il en lui tendant les bras. « Ce n'est pas le courage, répondit-il, ce sont les forces qui me manquent ». Cependant, il fut sauvé, un ennemi eut soin de ses blessures.

Dans la même journée, un soldat suisse ayant été entouré par l'ennemi, ceux-ci lui déclarèrent qu'il fallait se résoudre à mourir ou leur indiquer un sentier qui devait favoriser leur attaque :

— Je connais le sentier, répondit-il, en regardant froidement les fusils dirigés contre lui, mais « je ne vous le montrerai pas », et il tombe sous les balles ennemies.

*

Dans l'insurrection du Valais, le jeune *Rochonnet*, de Vevey, à peine âgé de 14 ans, demande son tambour et veut accompagner nos braves, mais il résiste et voit tomber les balles autour de lui avec un héroïque sang-froid. « J'étais le 14 aux avant-postes, écrivait son capitaine, Rochonnet était avec moi. J'ai eu à soutenir une escarmouche assez vive et je voulais le renvoyer au camp, cela fut impossible. Après l'action, il me dit : « Ne me donnez plus de conseils de ce genre ; j'aime mieux me battre et mourir, s'il le faut. »

Dans la même expédition, le capitaine *Dietrich* mérite un éloge public du général Xaintrailles, sous lequel il a combattu. Ce général le signale aux troupes comme un modèle à suivre, et il lui montre, en lui donnant la belle récompense des braves, de nouveaux dangers à courir.

Quelques corps autrichiens avaient pénétré au milieu des montagnes. Xaintrailles a besoin d'un homme courageux pour aller à la découverte. Le chef de bataillon *Roquin* se présente ; il part avec trois braves, traverse des torrents, escalade un rocher et découvre enfin 500 hommes ; bientôt enveloppé, il ne veut pas se rendre, un précipice devient son tombeau.

L'expédition du Valais multiplie les traits de bravoure.

Dans l'affaire du 16 mai, un grenadier du Léman, *Jean Jordan*, d'Ormont-dessus, pénètre le premier dans les retranchements ennemis ; mais son zèle l'entraîne, il est fait prisonnier ; quatre hommes le gardent ; deux d'entre eux s'étant éloignés, Jordan renverse à l'instant les deux autres, saisit leurs carabines, rejoint ses camarades et retourne avec eux au combat.

Quelques jours plus tard, blessé dans le combat du 24 mai, tous les soins de l'art lui sont prodigués, mais ils ne peuvent rendre ce brave à la patrie. Son vieux père lui a rendu les derniers devoirs et a versé des larmes sur sa tombe ; mais bientôt rappelant son courage : « Mon fils aimé, dit-il au capitaine Morier, est mort de ses blessures ; j'en suis affligé, puisque je ne pourrai plus l'offrir à la République ; mais il est mort au lit d'honneur et j'en suis satisfait. Il me reste encore un fils qui, sans doute, imitera son frère, et, si celui-ci tombait encore, ce sera alors mon tour, et, malgré mon âge, vous voudrez bien me recevoir aussi ».

*

Lorsque les Autrichiens pénétrèrent en Suisse, les troupes du Léman volèrent aux frontières avec un zèle que l'on ne peut trop admirer. On remarquait dans leur nombre un homme de 69 ans, le citoyen *Vuilloud*, de Vuillens. Ses chefs, en admirant son courage, voulaient réformer ce vieillard :

— Personne ne m'y a forcé, répondit-il, je pars volontairement à la place de mon fils qui, mieux que moi, peut labourer la terre ; sans doute, je suis vieux, mais, tout comme un autre, je tuerai mon homme.

On le laissa partir et Vuilloud finit la campagne et remplit son devoir.

Sur le Rhin, dans les Grisons, dans les petits cantons, partout les Suisses montrent un dévouement général. Dans les combats qui précédèrent la prise de Zurich, ils sont toujours au poste du danger. L'adjutant-général *Weber* tombe en ralliant ses troupes, un instant dispersées. Le chef de bataillon *Favre* et le capitaine *Grangier*, l'un et l'autre blessés,

reçoivent des marques publiques d'estime.

Le jeune *Delisle*, de Lausanne, tambour dans les troupes vaudoises, est blessé de deux coups de feu. Le ministre de la guerre le présente au Directoire ; à peine a-t-il 12 ans et déjà il s'impatiente d'être guéri pour retourner à un nouveau combat.

Dans toutes ces affaires, le grenadier *Chessex*, de Montreux, montre une rare intrépidité. Toujours au feu, il a ramené dans le camp quatre prisonniers ennemis. Chargé de défendre une redoute, il est blessé et conduit à l'hôpital. Le lendemain, quand son chef le visite, il le trouve livré à des douleurs aiguës. Chessex les oublie et s'écrie : « La redoute est-elle encore à nous ? »

Plus tard, dans un combat livré sur le Grimsel, un grenadier du 2^{me} bataillon d'élite du Léman, le citoyen *Dubochet*, de Montreux, fait, lui seul, huit soldats autrichiens prisonniers. Le Directoire, empressé de récompenser ce brave, lui procure l'avancement et lui donne un sabre d'honneur.

À la bataille de Zurich, les Suisses attirent, par leur bravoure, l'attention des généraux français. Masséna, dans un ordre du jour, rend publiquement justice à leur courage, à leur discipline et à leur sang-froid devant l'ennemi : « Je m'empresse, écrivait ce général au Directoire, de rendre hommage à la bravoure avec laquelle les troupes helvétiques se sont battues dans la journée d'hier ; à leur audace, à leur intrépidité, à leur dévouement, l'on a reconnu les dignes enfants de Guillaume-Tell, combattant pour la liberté et l'indépendance de leur patrie. En rendant justice, écrivait-il ailleurs, à la bravoure de vos troupes, j'en dois une particulière à la manière dont le bataillon Laharpe s'est conduit, il m'a suivi dans toutes mes opérations militaires, et a développé autant de sang-froid que d'intrépidité ».

*

Deux ans plus tard, quand l'anarchie qui dévore la Suisse conduit les cantons soulevés aux portes de Lausanne, quand la République, réduite à son dernier asile, n'a plus pour la défendre que le courage des Vaudois, on les voit, accourant sous la même bannière, braver le danger qui s'approche et demander instamment le combat ; il eût été terrible... Heureusement, un bon génie eut pitié de la Suisse et la paix reparut dans son sein.

(Communiqué par C. T.)

Le chez soi. — P... a pris une cuisinière qui est chez lui depuis deux jours et dont il n'est pas très satisfait.

— Voyons, lui dit-il hier matin, je veux faire un bon dîner ce soir... Qu'est-ce que vous me conseillez ?

Le cordon-bleu répond sans hésiter :

— Je conseille à monsieur de dîner au restaurant !

Endossement. — Un financier surprend son valet de chambre en train d'essayer un complet que le tailleur venait d'apporter.

— Eh bien, Baptiste, que faites-vous donc là ?

— Dame, j'ai toujours entendu dire à monsieur qu'un banquier n'acceptait des effets qu'à la condition qu'ils aient été endossés !

Le monde où l'on s'amuse. — Certes, le plaisir ne chôme pas, ces jours, à la capitale.

Au Théâtre, c'est le *Tour du monde en 80 jours*, dont le succès ne tarit pas. La salle est comble à chaque représentation. On se presse dans les bureaux de location ; on se bouscule à l'entrée. Chacun veut voir plutôt deux fois qu'une la pièce à grand spectacle de Jules Verne et d'Ennery, admirablement montée par M. Bonarel.

Au Kursaal, depuis hier, on donne une fantaisie américaine désopilante, *Miss Bridget*, comédie mêlée de chants et de danses, dans laquelle on applaudit fort M. Ridon et les huit Daily-Mirror. Un décor spécial a été brossé par M. Vanni. À côté de cela, nombre d'attractions intéressantes et des vues nouvelles au Vitrographe.

À cette série, succédera une vaudoiserie très amusante, *Favey et Grognuz à l'Exposition de Paris*, dont nous reparlerons.

Au Lumen, enfin, c'est aussi chaque soir grande affluence, pour applaudir un spectacle très artistique, très varié, et qui se recommande à tous.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.